

1. — « MENEER, IK VRAAG TINGKER »

Il y avait grande affluence au meeting qui réunissait à la fois les services gouvernementaux, les partis politiques et les grandes organisations. Tous ceux qui avaient été convoqués étaient présents, et la salle était comble. C'était d'ailleurs normal, puisque la question qu'on allait discuter, était d'importance capitale. Il s'agissait de savoir si l'on appliquerait la politique de la terre brûlée et de la non-collaboration, dans le cas où l'armée hollandaise se déciderait à attaquer notre ville. Après une discussion très animée, on put aboutir à quelques décisions bien nettes, grâce, en partie, aux conseils de certains experts militaires. On décida notamment que les services devraient tous être transférés au sud de la ville. On n'emporterait que le strict nécessaire ; tout ce qui n'était pas de première utilité, les archives, le matériel de bureau, serait abandonné et brûlé avec la ville. On fixa également les endroits où la population devrait se replier. Bref, on envisageait la destruction totale de la ville, ainsi que l'évacuation de tous ses habitants, afin que les colonialistes ne puissent tirer aucun profit de leur attaque. Les moyens de transport dont on pouvait disposer, serviraient à évacuer les organismes vitaux et donc, en premier lieu, les services administratifs ; l'administration devait pouvoir continuer son œuvre, où qu'on la transfère, que ce soit dans les montagnes, dans les vallées ou au fond des forêts. Telles les décisions, prises lors de ce meeting, où l'affluence avait été si grande.

Lorsque l'ennemi exécuta l'attaque à laquelle on s'attendait, une bonne partie du plan put être exécutée, comme prévu. Je dis bien : une bonne partie, car quelle que fût la bonne volonté des exécutants, il était impossible de le réaliser totalement. Qu'y a-t-il d'ailleurs de vraiment parfait en ce monde ? — rien, n'est-ce pas ? et le plan d'évacuation de notre ville ne pouvait pas être parfait, lui non plus. Il apparut vite que le fonctionnaire gouvernemental ne pouvait guère fausser compagnie au simple particulier qu'il était en même temps. Le plan voulait que tel service fût évacué dans telle direction, mais l'intérêt personnel de ceux qui en avaient la charge voulait qu'il fût évacué dans

(1) Nous avons laissé au titre sa forme originale ; le début est en néerlandais, le dernier mot est indonésien ; le tout signifie à peu près : « Monsieur, je demande que l'on m'encercle ».

telle autre direction. La raison en était bien simple : il leur fallait penser à la façon dont ils pourraient subsister, une fois sortis de la ville. Dans le sud, ils n'avaient point de parents, alors que dans le nord, par exemple, ils en avaient ; on pourrait toujours reprendre contact avec le service, plus tard, par les chemins de l'intérieur ou par les sentiers de montagne. J'étais dans ce cas-là, ainsi que nombre d'autres collègues, qui travaillaient dans divers services. Quand les autres se retirèrent vers le sud, je pris avec ma famille le chemin du nord, qui nous conduisit chez des gens qui nous étaient apparentés. J'avais bon espoir que ces personnes nous aideraient, si la situation devenait par trop difficile, car je me fiais à leur esprit d'entraide. Mais quelle ne fut pas ma déception ! C'était de ma faute aussi ; j'avais été trop optimiste ! Je n'avais pas voulu admettre qu'ils seraient eux aussi en difficulté et qu'ils ne pourraient en aucune façon nous prêter secours.

C'est ce dont je dus faire l'expérience, lorsque la région où nous nous étions retirés tout d'abord, apparut comme menacée elle aussi. Il fallait fuir à nouveau, se retirer encore plus haut dans les montagnes. Cette fois, ce n'était pas le gouvernement qui nous en donnait l'ordre, c'était les habitants eux-mêmes qui en avaient décidé ainsi. Il allait falloir déménager à nouveau nos bagages, qui ne constituaient plus que quelques charges. Les frais de transport devenaient excessivement élevés, cinq à six fois ce qu'ils étaient d'ordinaire. Tout le monde avait besoin de porteurs, et les porteurs n'étaient pas nombreux ; la loi de l'offre et de la demande jouait à plein. Mes économies diminuaient ; il ne me restait plus guère d'argent, ni de provisions non plus. Aussi, quand les autres — et les parents sur qui j'avais compté — voulurent repartir encore à la recherche d'un endroit plus tranquille, je décidais de ne pas les suivre. Ne pouvant plus payer les frais de transport, je restais avec ma famille dans le lieu où nous nous étions réfugiés pour la deuxième fois, espérant qu'il serait assez éloigné pour que l'ennemi n'y vienne pas. Et c'est là que commencèrent nos souffrances, celles de ma femme, de mes trois enfants et de moi-même.

Nous fûmes obligés d'abandonner notre genre de vie de citadins. D'abord parce que l'argent nous manquait pour acheter et, en deuxième lieu, parce que les produits manquaient eux aussi. Il ne nous restait qu'à nous adapter à la vie du village. C'était sans grande importance, d'ailleurs ; nous n'étions pas les seuls à devoir vivre ainsi et il y avait des milliers d'autres familles comme la nôtre. Et si l'on se plaçait du point de vue de la lutte pour l'indépendance, on ne pouvait guère considérer un pareil changement de genre de vie comme un grand sacrifice ; tel était du moins mon point de vue. Mes enfants, bien sûr, ne pouvaient pas comprendre ; ils étaient encore trop petits ; l'aîné avait à peine cinq ans, le deuxième trois ans et demi et le plus jeune un an. Ils ne savaient pas supporter la faim. Quand ils avaient le ventre creux, ils n'hésitaient pas à me présenter motions et pétitions, sous forme de larmes interminables. Quand les choses en sont là, un père n'a pas le courage de laisser souffrir ses enfants ; il se sent obligé de se mettre à la recherche de ce qu'il faut pour les nourrir.

Je fis comme tout le monde fait dans ces cas-là. Mes chemises, mes pantalons, les *kain* * de ma femme, tout y passa; tout s'envola, vendu ou troqué contre des denrées alimentaires. Pas moyen de faire autrement. Comme nos ressources étaient maigres, il fallait bien s'ingénier à réduire les frais. Et avant tout, ceux de notre nourriture quotidienne, ceux de notre « menu », comme on dit dans les grands hôtels. Notre « menu économique » était une chose vraiment extraordinaire; non pas qu'il fût une réussite gastronomique, mais parce qu'il représentait une sorte de tour de force. Le manioc y figurait sous toutes ses formes. Le matin, on mangeait des gâteaux de manioc; à midi, du riz avec des feuilles de manioc cuites; à 5 heures, du manioc bouilli, avec ou sans noix de coco rapée, ou encore avec du sucre rouge. Au dîner, du riz s'il y en avait et, s'il n'y en avait pas, encore du manioc pour remplacer. Heureusement, mes enfants n'avaient point encore entendu parler du régime alimentaire parfait, défini par l'Institut de Diététique du D^r Purwosudarsono; il leur suffisait de se sentir le ventre plein. Avec un pareil régime, ils ne pourraient sans doute pas se développer comme il aurait fallu, et on ne pouvait guère les qualifier de « bien en chair », mais tout cela ne me posait guère de problème. L'essentiel était qu'ils ne tombent pas malades. D'ailleurs, en matière de santé, nous avons eu de la chance : durant tout le temps de notre exil, pas un de nous n'est tombé malade et nous étions même tous en assez bonne forme. C'était notre économie qui ne l'était pas, en bonne forme ! Le prix des denrées alimentaires montait chaque jour, par bonds, et il était on ne peut plus difficile d'établir un budget. Les arrivages n'étaient pas réguliers et souvent, les marchands de riz restaient plusieurs jours sans venir; ils disaient que les routes n'étaient pas sûres, qu'on se battait partout. Eux-mêmes couraient de grands dangers, souvent on les faisait prisonniers et on confisquait leur riz. Parfois même, quand ils tombaient entre les mains de Hollandais tout particulièrement féroces, des soldats du genre de ceux de Westerling², ils étaient mis à mort. Quand le riz réapparaissait après plusieurs jours de disette, le prix avait à nouveau changé. Encore quelques roupies de plus par litre !

Avec la montée du prix du riz, augmentaient aussi mes inquiétudes, car comment tenir bon, si tout continuait comme ça ? On ne touchait plus son salaire qu'épisodiquement, mais je faisais tout mon possible pour toucher le mien. Dès que j'apprenais que le bureau chargé de délivrer les ordres de paiement se trouvait à tel ou tel endroit, je m'y rendais immédiatement. Il n'était pas aisé de le découvrir, car on était bien obligé de tenir secret son emplacement. Si l'ennemi avait pu le découvrir, il en aurait certainement fait prisonniers tous les employés.

Quand j'étais enfin parvenu à trouver le bureau en question,

(2) Officier hollandais qui se rendit tristement célèbre dans la répression des maquis républicains de la région de Makasar; il avait reçu le surnom de « bourreau de Célèbes ».

je n'en obtenais rien d'autre qu'un bout de papier. Pour pouvoir échanger ce bout de papier contre de l'argent, il me fallait me rendre au bureau de poste, qu'on avait également évacué à quelques dizaines de kilomètres de là. Personne ne pouvait vous dire où il se trouvait exactement; il fallait chercher encore, et cela non plus n'était pas facile. Les gens auprès desquels je m'informais faisaient toujours preuve d'une extrême prudence, et se demandaient si je n'étais pas un espion. Même quand j'avais trouvé l'endroit, il n'arrivait pas toujours qu'on me donne mon argent; souvent, j'arrivais pour apprendre que la caisse était vide. Il fallait essayer ailleurs, dans un autre bureau de poste; et il fallait recommencer à chercher, plusieurs jours durant. J'avais les pieds enflés, mais je continuais toujours, car je pensais à ceux qui m'attendaient à la maison, à mes enfants qui ne pouvaient pas comprendre la situation. Il fallait qu'ils aient à manger, qu'ils aient le ventre plein, qu'ils échappent à la faim.

De temps à autres, j'obtenais quelques résultats, ce qui me permettait de reprendre un peu haleine et de faire face aux nouveaux aspects d'une lutte qui s'était singulièrement transformée depuis le début. A l'origine, quand nous disions que nous résistions à l'ennemi, c'était à l'armée hollandaise; maintenant notre ennemi c'était le coût des denrées alimentaires, qui ne cessait de monter rapidement. Et non seulement le coût du riz, mais aussi celui du manioc, celui des feuilles de manioc, et même celui des piments; tous ces produits poussaient dans les jardins du village où je m'étais réfugié, mais je ne pouvais pas demander qu'on me les donne et il fallait les acheter. Pour avoir du bois de chauffage, il fallait même parfois faire le sacrifice d'une chemise usagée; l'argent n'était plus accepté.

Qu'y faire? pensais-je, tel est le sort des citoyens à présent. Peut-être même que cette expérience avait du bon; nous avons maintenant la possibilité de voir de près qu'elle était la vie des villageois, et cette meilleure compréhension des choses pourrait servir, plus tard, quand on recommencerait à travailler pour le bien de la société. Et cette expérience qu'on faisait d'une vie simple, pourrait également servir si l'on était amené à souffrir à nouveau. Chaque chose a son bon côté, c'est un fait indéniable, et dont j'étais d'autant plus persuadé qu'en plus de cette expérience que j'accumulais, je pouvais également contribuer à l'organisation des réfugiés : en renforçant leur unité, en leur organisant des coopératives, en satisfaisant quelques-uns de leurs besoins journaliers. On pouvait espérer ainsi leur assurer une certaine sécurité et les empêcher, au moment des accords du Renville³,

(3) Les accords signés le 19 janvier 1949, à bord du vaisseau de guerre américain *Renville*, entre le gouvernement républicain et les Pays-Bas, comportaient, entre autres clauses, la reconnaissance d'une ligne de cessez-le-feu qui passait au travers de Java central, laissant, au nord, Semarang et, au sud, Magelang et Djogdjakarta (« ligne Van Mook »). Voir la carte de la division de Java après les accords du *Renville*, in : Kahin, *Nationalism and revolution in Indonesia*, Cornell University Press, New York, 1952, p. 233.

de passer de l'autre côté, avant que l'ordre leur en ait été donné par les responsables.

Mon raisonnement était-il juste ? Peut-être que non. En tout cas, je voyais dans ces accords comme une latitude donnée par le Gouvernement; et cette conviction fut renforcée par un meeting, auquel j'assistais, et qui réunissait tous les membres des services intéressés. Selon les accords, notre armée devait se replier sur Djogdja⁴, ce qui allait laisser les réfugiés sans protection. Sur cette question de repli, les militaires n'étaient pas tous d'accord; l'armée régulière se proposait d'obéir à l'appel lancé par le Gouvernement, mais les irréguliers refusaient catégoriquement. La situation était assez tendue, et cela m'inquiétait, car cette tension pouvait entraîner des conséquences imprévues. Je me hâtai de consulter mes collègues sur leur attitude à l'égard des accords et de voir avec eux quelle serait notre façon d'agir. On décida de quitter graduellement la région où nous nous étions réfugiés. Cette décision était, selon moi, tout à fait motivée; la vie était devenue à peu près insupportable, les accords du Renville avaient été signés, et finalement la tension générale pouvait entraîner quelque catastrophe regrettable. Quant à savoir si l'on reprendrait ou non le travail, il fallait voir d'abord de près quelle était la situation dans la ville.

Après que cette décision eût été prise, je me préparais à quitter, avec ma famille, ces montagnes où nous étions restés six mois. Je n'avais pas l'intention de retourner tout de suite en ville, je voulais seulement m'en rapprocher, afin de m'écarter des montagnes où la situation commençait à se gâter. Il était maintenant facile de trouver des porteurs; d'ailleurs, il ne nous en fallait pas beaucoup; nos bagages avaient considérablement diminué et un seul suffisait largement. Je me dirigeai vers un village proche de la ville, quoique encore en dehors de ses limites. Les maisons vides y étaient nombreuses; je connaissais quelqu'un qui en possédait une et qui la mit à notre disposition. Le lendemain, je me décidai à faire un tour de reconnaissance en ville. En y pénétrant à nouveau, je sentis mon cœur battre plus vite. C'était la première fois que je voyais des troupes hollandaises et tout leur armement... Heureusement, il n'y eut personne à m'accoster. Je poursuivis mon chemin en direction du centre et quand j'y fus parvenu, quelle ne fut pas ma surprise de voir que beaucoup de mes amis et connaissances avaient déjà repris le travail dans les bureaux. J'avais cru que j'étais le premier à rentrer en ville, mais la réalité était toute autre. Une de mes connaissances me conduisit auprès d'un officier hollandais, afin que je ne coure pas le risque d'être arrêté. Lorsqu'on me fit savoir qu'on allait transférer ma famille en ville, je ne trouvais pas de motifs pour refuser. Je les laissai donc envoyer un camion et une jeep à mon domicile en dehors de la ville. Je ne

(4) Djogdja ou Djogdjakarta, ville importante de Java central, qui fut, un temps, capitale de la jeune République indonésienne.

protestai pas non plus lorsqu'ils ramenèrent les miens et les installèrent dans une maison où se trouvaient déjà quelques autres familles. Ma passivité venait peut-être de ce que je n'étais plus à même de surmonter mes souffrances, peut-être aussi de ce que j'avais vu beaucoup de mes amis qui étaient déjà de retour.

Une fois que je fus réinstallé en ville, mes anciens amis vinrent, l'un après l'autre, me trouver. C'était à nouveau la bonne camaraderie d'autrefois. Beaucoup me demandaient comment j'avais effectué ma rentrée. Je leur racontais tout, sans rien dissimuler. Un jour que j'avais fini mon récit, l'ami me demanda : « Tu n'as donc pas appliqué la tactique qui consiste à dire : "*Monsieur le Hollandais, encerclz-moi*" ? » Je ne compris pas ce qu'il voulait dire, alors il m'expliqua : « Eh bien ! voilà ; la plupart de ceux qui sont rentrés, ont une histoire formidable à raconter. Ils disent presque tous qu'ils n'ont pas pu faire autrement, qu'ils ont été capturés par l'armée hollandaise, encerclés et faits prisonniers. Cependant, parmi ceux qui racontent cette belle histoire, il y en a beaucoup qui n'ont été arrêtés qu'après en avoir fait la demande, par l'intermédiaire d'un de leurs amis qui se trouvait déjà en ville et avait quelque influence auprès des officiers d'ici. C'est ainsi qu'est née l'expression : "*Monsieur le Hollandais, encerclz-moi ! Meneer, ik vraag tingker !*" Tu as compris maintenant ? »

J'avais trop bien compris. Tout cela évidemment venait de ce qu'on avait beaucoup souffert. Je ne peux pas accepter les autres explications qu'on donne, la trahison et le reste. Un traître, un vrai traître, n'aurait pas accepté de passer d'abord par tant de souffrances. Si l'on avait eu vraiment l'intention de trahir, on aurait pu trouver suffisamment d'occasions avant l'exode. Il suffisait, par exemple, d'aller à Djakarta ou à Bogor⁵, où il n'était pas question d'appliquer la politique de la terre brûlée et où l'on pouvait continuer à travailler bien tranquillement, dans une entreprise privée ou dans un bureau de l'administration hollandaise.

Mais revenons à moi. Bien que je n'aie pas précisément appliqué la tactique '*Ik vraag tingker*', il se peut qu'on m'accuse également d'avoir manqué à mon devoir de combattant. Pourtant, je reste convaincu que la décision que j'ai prise alors, n'était pas si répréhensible que cela. La preuve en est que ceux qui se sont servis de cette tactique — et même parfois ceux qui ont fait pire — n'en occupent pas moins aujourd'hui des positions très confortables.

(5) Anciennement : Buitenzorg, petite ville située au sud de Djakarta, sur les premières pentes du massif volcanique qui constitue l'ossature du pays soundanais.



II. — Sobron AIDIT

Sobron Aidit est né le 2 juin 1934, à Tandjung Pandan, principale agglomération de l'île de Belitung (« Billiton » sur les cartes), située, comme l'île de Bangka, au sud-est de Soumatra et, comme elle, célèbre par ses mines d'étain. Il était frère cadet du célèbre leader communiste, D.N. Aidit, qui trouva la mort lors du « coup » de 1965. Une bonne partie de son œuvre se trouve imprégnée par une idéologie d'extrême-gauche.

Il commença très tôt à écrire des vers, alors qu'il était encore à l'école primaire, dit-on; son premier recueil de poèmes (*Retour du front*) parut en 1959. Mais il est surtout célèbre par ses nouvelles, parues isolément dans des revues comme *Kisah, Indonésia, Zaman baru*, ou en recueil (*Derap revolusi*, « Le rythme de la Révolution », Djakarta, s.d. [1962]).

La nouvelle que nous avons retenue est parue dans *Kisah* III, 3, p. 7. Ici, l'auteur n'évoque point, comme ailleurs, la lutte des nationalistes contre les Hollandais, ni celle des ouvriers contre les forces du capitalisme; il décrit, d'après ses souvenirs, mais avec la précision d'un ethnographe, le rituel qui se déroulait dans son pays natal, chaque fois qu'un crocodile avait blessé ou tué quelque pêcheur malchanceux. On retrouve, en Malaisie, de semblables exemples d'une « justice », exercée par l'homme à l'endroit d'un monde animal hostile.



